

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 16

Artikel: Le buis bénit : conte de Pâques : (fin)
Autor: Rosay, Adolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194899>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

s'élançant après la pompe, il veut à toute force prendre place parmi les pompiers, auxquels il offre ses services, tout en les accablant de questions.

— Où est-ce qu'il brûle ? demande-t-il. Est-ce en ville ?... Avez-vous tout ce qu'il faut ?... Trouverons-nous de l'eau là-bas ?... Je veux vous donner un coup de main, nous connaissons ça, nous autres.

— Il n'est pas nécessaire, retirez-vous !

— Je vous demande où il brûle.

— Allez le voir, et fichez-nous la paix !

— Vous mangez-je, de vous demander ça ?

— C'est assez, fit un gros moustachu, en poussant Grognuz de côté.

Et la pompe gagnant du terrain disparut au loin.

Malgré cela, Grognuz courait toujours après. Mais bientôt essoufflé, il s'arrêta, et attendit ses deux compagnons qui suivaient à grands pas.

Le bruit s'était tout à coup répandu que la caserne était en feu ainsi que tout un quartier de la ville. Une forte colonne de fumée obscurcissait le ciel, et l'exposition avait vu disparaître, en moins d'un quart d'heure, tous ses visiteurs.

Et, continuant à se diriger du côté où la foule se portait, Grognuz, encore tout en colère, enfiévré, racontait à ses deux amis l'accueil qui lui avait été fait par les pompiers : « Comment trouvez-vous ces gaillards, monsieur le régent ? disait-il ; je veux m'aider à pousser la pompe, je leur demande où il brûle, et on me donne une bourrée dans l'estomac !... Ah ! tonnerre ! je ne suis pas méchant, mais je vous promets que quand je le rencontrerai celui-là, il aura chaud !... Est-ce comme ça qu'on fait à un brave homme qui veut s'aider dans un malheur ?... »

— Eh bien, M. Grognuz, interrompit l'instituteur, je n'ai pas très bien pu voir ce qui se passait, car au moment où vous rattrapâtes la pompe, je rencontrai un de mes excellents et anciens collègues avec lequel j'échangeai, à la hâte, quelques paroles d'amitié. Mais, voyez-vous, il ne faut pas juger trop sévèrement les choses ; il faut savoir tenir compte des changements considérables et des progrès apportés dans le service du feu depuis quinze ou vingt ans. Dans toutes les localités un peu importantes, il existe un corps de pompiers organisé militairement, et qui, à lui seul, porte les secours. Le grand public ne s'en mêle plus ; il ne lui est pas même permis de s'approcher du lieu du sinistre, qui est entouré par un cordon de gardes du feu. Tout se fait ainsi avec beaucoup plus d'ordre et de promptitude.

— Oui, mais croyez-vous, monsieur le régent, qu'on ne connaisse pas son affaire. J'ai été pendant huit ans capitaine de notre pompe à feu, et les incendies n'allaient pas plus mal. On ne faisait pas tant d'histoires ; on n'avait pas tant de chars, de cordes ni d'échelles ; on ne portait ni casque ni ceinturon, qu'on dirait pardine que ce sont des canonniers qui passent. On allait au feu comme le bon Dieu nous a fait, avec un simple broustou.

La municipalité faisait soumissionner pour fournir les quatre chevaux de la pompe, et la cloche n'avait pas seulement sonné deux ou trois fois qu'on sautait du lit, si c'était pendant la nuit, et que tous les pompiers se trouvaient réunis ensemble. On sortait la pompe de la remise, l'on attelait, mes hommes montaient dessus comme ils pouvaient, et hardi en avant !... Il fallait voir tracer c't'affaire !... Les roues et les fers des chevaux épéluquaient sur le pavé !

Des qu'on arrivait, je faisais l'appet, on détortillait les boyaux, on courait chercher de l'eau avec les seaux et on te pistonnait ça au tout fin.

Et pi, quand tout était grillé et éteint, je refaisais l'appet et je menais tous mes hommes à la pinte pour leur faire boire un bon verre et croustiller un morceau de pain et de fromage.

Je payais l'écot aux frais de la commune et nous repartions tous contents sur la pompe, au grand galop, sans faire tant de bruit.

Et pi, on n'avait pas peur du feu, nous autres, on entra dans la maison quand même tout canfarait.

— Ça c'est juste, monsieur le régent, mon beau-frère vous dit la pure vérité.

— Je n'en disconviens pas, cher monsieur ; mais autre temps, autres mœurs. Les moyens de sauvetage se sont améliorés du tout au tout ; avec les engins dont on dispose aujourd'hui on fait vraiment des prodiges.

— Eh bien, versez voir, monsieur le régent, interrompit l'avey ; il n'est pas là pour le regarder, car il est ma foi bien amica ce vin. — Santé.

— A la vôtre, messieurs.

Nous avons oublié de dire que cette conversation s'était continuée dans un café, où nos trois amis étaient entrés, après avoir appris sur leur passage que tout se bornait à l'incendie d'un hangar situé dans la banlieue et rempli de fourrage et de bois de chauffage, très rapidement consumés.

— Et pour en revenir à tous ces engins dont vous venez de parler, monsieur le régent, reprit Grognuz, la belle avance !... Pendant qu'ils les montent, qu'ils les vissent, qu'ils les crochent aux toits ou aux fenêtres, nous serions

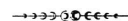
montés et descendus dix fois dans la maison pour sauver les meubles. On t'attrapait ça sur l'épaule, et pi, quand c'était trop lourd, on criait à ceux qui étaient en bas : gare !... Et rau ! en bas la fenêtre !... Que voulez-vous faire d'autre quand tout fricasse ?... On n'a pas le temps de manigancer avec ces échelles à rapponces, ni avec ces grands bougres de sacs où ils enfatent les affaires, qu'ils y mettent même des gens à ce qu'on m'a dit.

Parlez-moi encore du bon vieux temps... Aujourd'hui, comme vous l'avez dit il y a un moment, ces gaillards en casque ne vous laissent pas seulement approcher ; ils vous font comme ils m'ont fait sur la place. Aussi, quel plaisir a-t-on d'aller s'aider dans une incendie... J'en ai assez comme ça et je ne m'en mêle plus.

Tenez, c'est pas pour blaguer, mais je me souviens d'avoir sauvé une grosse tailleuse qui dormait comme une soupe dans une chambre, tout en haut, où les rideaux et la paroi grillaient déjà. « Allez ! levez-vous, Jeannette ! » que je lui crie. Oh ouai ! elle pionçait toujours. Alors, je l'empoigne, en lui disant : « C'est pour vous sauver, voyez-vous pas qu'il brûle ! Mettez-vous vite à cacou et tenez-vous bien !... » Elle commence à churler en criant : « Mes jupes, ma robe, ma crêpine ! » « C'est bon, c'est bon », que je lui dis, et j'attrape tout son bazar, qui était sur une chaise, je file en bas l'escalier, et je la porte dans la maison à côté. Fallait pas marchander, là ! Et pi qu'elle n'était pas légère, la grosse Jeannette, tonnerre !

Alors, vous croyez, monsieur le régent, que j'aurais eu le temps de crocher ce grand sac à la fenêtre, de la fourrer dedans et d'appeler des gens pour venir la racroquer ?... Jamais !...

(A suivre.)



Le buis bénit.

Conte de Pâques.

(Fin)

— C'est lui ! s'écria-t-elle en essayant de se dresser sur son séant, c'est lui, c'est Jacques, vous dis-je. Dieu m'a fait grâce et a voulu que ma résurrection coïncidât avec celle de son fils. Que je suis heureuse !

Ce n'était que le vénérable ecclésiastique qui lui avait fait faire sa première communion si peu d'années auparavant, qui lui apportait l'extrême-onction.

— Allons ! je vois qu'il ne me reste plus qu'à me préparer à aller rejoindre ceux qui m'ont précédée là-haut, dit-elle en accueillant son pasteur avec le sourire que doivent avoir les élus.

— Mon enfant, fit l'abbé plus ému qu'il n'eût tenu à le laisser paraître, tandis que l'enfant de chœur qui l'accompagnait tirait d'un écriin la ouate et les saintes huiles, le sacrement que je vais vous administrer n'a jamais fait mourir personne ; c'est une simple

précaution, et j'espère bien vous en donner un autre avant peu plus en rapport avec vos jeunes ans.

— Vous êtes bien bon, M. le curé ; mais je commence à douter de tout, si ce n'est de la miséricorde divine. Je suis donc prête à comparaître devant le tribunal suprême. Il ne me manque que votre viatique.

Tous le monde étouffait ses sanglots dans l'entourage.

Une heure après, au moment où chacun se retirait de la chambre d'agonie en se signant, un jeune marin se présenta sur le seuil.

Un navrant spectacle s'offrit aussitôt à sa vue et des cris déchirants frappèrent ses oreilles.

— O mon Dieu ! que se passe-t-il donc ici ? s'exclama le visiteur.

Le père d'Adrienne, l'apercevant, se précipita à sa rencontre avec cette amère apostrophe :

— Trop tard !

Puis il l'entraîna au pied du lit, où sa femme, toute défaillante, procédait à la funèbre toilette.

— Non, non, répéta l'enseigne atterré, ce serait trop affreux... Ma Blondinette ne saurait expirer à l'heure même où je la retrouve.

S'approchant alors de la couche virgine de celle qui semblait endormie pour toujours, il l'appela plusieurs fois sans en obtenir de réponse.

— Malheureux que je suis, termina-t-il en s'affaissant en face du chevet funeste. *

Cette scène de désolation, à laquelle les voisins prenaient une part sincère, avait quelque chose qui aurait ému le cœur le plus bronzé, l'âme la plus endurcie.

Tout à coup, comme s'il eût agi sous l'empire de la folie, le fiancé regarda au fond des yeux qu'on n'avait pas encore fermés, puis il saisit l'une des mains qui pendaient en dehors du drap, comme s'il eût voulu compter les pulsations du pouls. Il ne sentit nul battement. Poursuivant quand même son examen, il toucha le front ; le front était glacé ; enfin, il approcha de la bouche entr'ouverte une petite glace ; aucun souffle ne la termit.

La pâleur de l'effroi marbra la figure du jeune homme.

Reconnaissant alors sa branche de buis sous un des plis de la couverture, il la trempa dans un vase d'eau bénite qu'on venait de déposer sur un guéridon entre deux flambeaux et en aspergea le corps inerte.

Jacques se mit ensuite à genoux pour réciter la prière des morts. Au bout de quelques secondes il se leva et, obéissant à une sorte de suggestion, il s'empara d'une paire de ciseaux qui traînait sur une table à ouvrage.

Les assistants, frémissants d'horreur, crurent qu'il allait attenter à ses jours ; mais pas un ne se sentait la force de s'opposer à ce sinistre dessein.

L'infortuné se contenta d'empoigner la royale chevelure d'Adrienne, la couvrit de baisers et finalement, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la fit s'abattre à ses pieds d'un vigoureux coup de l'instrument qu'il brandissait.

Un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines, en présence de cet acte étrange

qui ressemblait à une profanation ; mais en même temps, un filet de voix presque imperceptible murmura sur l'oreiller :

— Jacques !

— Adrienne ! ma chère Adrienne ! répliqua celui-ci à son tour. Je savais bien que tu ne pouvais être morte. Me voici. Reviens à toi.

Le père et la mère, ne sachant que croire, restaient muets de stupeur sans oser faire un mouvement.

Le médecin qui venait rendre sa visite quotidienne s'expliqua vite le désordre de la chambre, et il s'appretait à quitter un lieu où désormais ses services étaient inutiles, quand ses yeux se portèrent sur la dépouille des tresses qu'on n'avait pas consenti à lui abandonner.

— Docteur, lui cria l'officier de marine, à vous maintenant de la ranimer tout à fait !

Le praticien comprit d'un mot ce qui était survenu.

— En voilà une qui peut se vanter de revenir de loin ; mais son vrai sauveur, le voici, conclut-il en désignant Jacques à M. et à M^{me} Dabincourt, qui se remettaient aussi peu à peu. En somme, la vie de votre enfant n'était que suspendue. La violente secousse qu'elle vient de recevoir a rappelé à l'ordre toutes ses fonctions.

Les parents, ivres de joie, sautèrent au cou de la mignonne revenante, pendant qu'elle joignait les mains pour une action de grâces ; mais elle avait trop présumé de ses forces ; tant d'émotions, le bonheur succédant brusquement à la souffrance... la pauvrette s'évanouit...

— Ma fille ! Ma fille ! s'écria la mère sur le point de perdre de nouveau la raison.

— Cette fois, ce ne sera rien, madame, rassurez-vous. Qu'on ouvre les fenêtres ! Il s'agit d'une simple syncope ; dans quelques minutes, il n'y paraîtra plus.

— Notre enfant est-elle véritablement guérie ? questionna le père tout anxieux.

— Non, répondit franchement le médecin, pas encore ; mais l'air, le soleil, la jeunesse, le contentement surtout, sont des remèdes d'une efficacité certaine. L'anémie la minait seulement ; on l'avait confondue avec une affection de poitrine et la puissante nature si riche en ressources qui nous sont inconnues achèvera bientôt l'œuvre de M. Jacques.

Adrienne ne fut pas sans répandre quelques larmes quand elle découvrit à terre les cheveux dont elle était si orgueilleuse, mais en apprenant que les lui avait coupés, elle ne put que sourire, d'autant plus qu'en comprenant son chagrin, l'opérateur lui dit :

— Consolez-vous ; ils repousseront.

— En attendant, répliqua-t-elle, je conserverai votre petite branche de buis dans mon livre de messe comme un talisman dans lequel je n'ai cessé d'avoir une entière confiance, et qui nous sera désormais également précieux.

Deux ans après, au mardi de Pâques, le digne curé, qui avait administré Adrienne, donna la bénédiction nuptiale au jeune couple dans son humble paroisse de campagne.

En passant l'alliance au doigt de la fraîche épousée :

— Je vous l'avais bien dit, lui glissa-t-il à mi-voix, que j'avais encore pour vous un sacrement en réserve. Adolphe ROSAY.

Djan-Dâvi à confesse.

— « Yô crâi-tou que porré trovâ dâi z'einto po eintâ on cerisi, demandâve on dzo Sipon à François Gueliet, on farceu ? »

— Preinds-lè su on tailleu, on tessot ào bin on monnâi, repond Gueliet ; se per hazâ ion ne preind pas, l'autro preind adé. »

C'est po deré que Djan-Dâvi, qu'étâi monnâi, avâi fauta, dè sa-t-ein quatoozè, d'allâ sè confessi. N'étâi pas pe larro que n'autro ; mâ vo sédè, c'est coumeint desâi lo père à l'assesseu : « L'occasion fait le larron » ; et quand on lâi amenâve à mâodrè dâo bio fromeint, lâi étâi rudo molési dè ne pas s'ein mettrè dè coté on part d'eimbottâ.

On dzo que po reimpliâci on eimpar-tiâ dâo fromeint que l'avâi prâi dein on sa lâi avâi met dâi crinsès, ye fe on révo que reveillâ on bocon sa concheince et que lo décidâ à allâ sè confessi.

— Y'é méclliâ on pou dè crouie fromeint à dâo bon, se fe à l'incourâ, é yo mau fé ?

— Binsu que vau z'âi mau fé, et bin mau fé, lâi repond l'incourâ, kâ cein est onco pe bliamâblio que dè robâ. Quand vo robâ, cein que vo ne dussa jamé fèrè, ào mein cein que vo rebailli âi pratiqûes est adé dè bouna qualità ; mâ se vo lâi méclliâ dè la bourtiâ, vo ne pâodè reindrè què dè la bourtiâ, que cein est onco bin de pe pi.

— L'est bin cein que mè su peinsâ ein mè-mèmo, ein après, fe Djan-Dâvi, assebin m'ein repeinto gaillâ.

— Eh bin, du que vo vo z'ein re-peintè, vo z'ètès perdenâ po stu iadzo, ma ne recoumeinci pas...

On part dè dzo après, l'incourâ vâi reveni Djan-Dâvi à confesse.

— Eh bin, Djan-Dâvi, se lâi fâ, âi-vo onco oquiè su la concheince ?

— Oh pas stu iadzo, monsu l'incourâ. Y'avé dâo crouio fromeint, pliein dè nialès, et qu'avâi à mâiti dzernâ âi messons po cein que l'avâi du restâ étâi su lo tsamp pè la pliodze, et lâi é méclliâ on pou dè bon ; n'é yo pas bin fé ?

— Bin fé, bin fé, Djan-Dâvi, et cein vo fa honneu, kâ cein vaut mi que dè méclliâ dâi crinsès ào bon fromeint.

Et Djan Dâvi sè reintornâ tot conteint, kâ l'étâi ein pé avoué sa concheince.

Que buvait-on dans l'antiquité ?

M. Grenier, qui fut rédacteur en chef du *Constitutionnel* et collaborateur du *Figaro*, publia, dans le temps, chez Dentu, un ouvrage intitulé : *la Vie joyeuse en pays latin*, où l'antiquité est peinte sous ses côtés familiers, en robe de chambre pour ainsi dire. Voici quelques détails fort piquants tirés d'un chapitre reproduit par le *Figaro*, en 1881, et traitant des cafés chantants dans l'an-